

1

Les klaxons résonnaient bruyamment à mes oreilles. Un *la, do dièse...* qui ne m'étaient pas destinés. Quand je déprime, j'ai tendance à chercher des notes de musique dans les sons de la ville. Ils étaient particulièrement énervants ce jour-là. Il y avait trop de monde, trop de choses. Sapporo est une grande ville finalement pas si grande que ça. Elle a de hauts immeubles et même des lignes de métro. En fait, pour la vie de tous les jours, il ne lui manque rien. Mais quand on veut, comment dire... oui, voilà : quand on veut faire quelque chose de grand, de concret, c'est une petite ville. Très petite. Comme pour quelqu'un qui voudrait devenir une pianiste de renommée mondiale, par exemple.

Quand la mutation de mon père à l'étranger avait été actée, ma mère, pour qui rien n'était plus important qu'une vie tranquille, avait insisté pour rester au Japon. Avec ma petite sœur qui venait de naître et moi, tout juste trois ans, dans les bras, elle a déménagé de

Sapporo à la maison de nos grands-parents, dans la ville d'Obihiro.

Dans la maison de ma grand-mère, que j'aimais beaucoup, j'avais découvert un vieux piano droit mal accordé, aux sons tordus. Malgré mon tout jeune âge, le seul fait qu'il produise des sons me ravissait, et très vite j'ai reproduit les morceaux de mes programmes préférés sur ce piano que je touchais pour la première fois. Sans que personne me l'ait appris, ou que je me sois entraînée. Surpris de me voir jouer avec autant d'enthousiasme, les adultes m'ont emmenée dans la semaine qui suivait chez un professeur de piano. J'étais un enfant prodige. Je pouvais reproduire un morceau immédiatement après l'avoir entendu, même pour la première fois, et surtout, j'étais très petite. En âge comme en taille d'ailleurs.

Le spectacle de mes mains d'enfant tendues de toutes mes forces sur les touches enchantait les adultes. Une chaîne de télé est venue faire un reportage sur moi, et on m'a même invitée à jouer avec une célébrité pour un événement régional. À cette époque, jouer du piano était amusant, et voir ma mère et ma grand-mère heureuses me faisait si plaisir que je ne m'arrêtais jamais. Comme les adultes me disaient de le faire. Mais à l'instar de beaucoup d'enfants prodiges, au moment où je passais de la maternelle à l'école primaire, les dieux se sont désintéressés de moi. Ils ne nous protègent que lorsqu'on est petit, en définitive.

J'ai toujours considéré la vénération de ma mère pour ces enfants bénis des dieux avec scepticisme. Persuadée que je ne pouvais pas être une enfant normale, elle avait décidé de m'envoyer dans une école de musique à l'étranger. Pas là où travaillait mon père, non, mais dans un pays sans aucun rapport, l'Angleterre. Et ça, alors que j'étais encore écolière. Je ne progressais plus parce que j'étais au mauvais endroit. Parce que mon professeur n'était pas assez bon. Parce qu'Obihiro, Sapporo, et même le Japon étaient trop étriqués pour parfaire un talent comme le mien.

Mais il n'y avait aucune chance pour que ma mère me suive dans mes études à l'étranger alors qu'elle avait refusé d'accompagner mon père. On m'a envoyée étudier la musique en Angleterre alors que je ne parlais pas un mot d'anglais.

Les résultats ont été décevants. Je n'étais décidément plus un prodige. Ma prétention à prétendre le contraire avait-elle courroucé les dieux ?

C'est alors que l'accident s'est produit.

Je ne m'en souviens pas bien. Ou plutôt, la peur m'en empêche. Quand je suis revenue à moi, j'étais sur un lit d'hôpital, la vie sauve mais les doigts de la main gauche prêts à s'en détacher. Contrairement aux dieux malveillants, les gentils docteurs me les ont recousus et j'ai réussi tant bien que mal à les faire bouger, mais il n'était plus question de jouer du piano et je n'avais pas d'autre option que de retourner au Japon. Au même

moment, mes grands-parents sur lesquels nous nous étions tant reposés sont décédés, et ma mère, fraîchement divorcée de mon père, est revenue à Sapporo. On avait beau me dire que c'était ma ville natale, je n'en avais aucun souvenir. C'est ainsi que j'ai dû commencer ma vie dans cette ville qui m'était inconnue avec des doigts qui ne pouvaient plus jouer au piano.

Dans cette grande ville finalement si petite.

Les canaris ont la belle vie, eux. Même quand ils ne peuvent plus chanter, ils restent beaux. Je n'avais que le piano pour moi. Les adultes qui m'entouraient ne cessaient de répéter : « Nouvel endroit, nouveau départ ! »... Dans ces moments-là, rien de mieux que de changer d'air pour repartir de zéro, qu'ils disaient. Mais moi, je voulais le faire dans un lieu familier, avec des personnes que je connaissais. Ma mère n'avait jamais voulu comprendre la peur que j'avais éprouvée à être lâchée toute seule dans un pays étranger. Impossible alors pour elle d'imaginer mon angoisse à mon entrée à l'école, retardée en plus d'un mois par mon traitement, le déménagement, etc. J'en étais parfaitement consciente. L'Angleterre me l'avait cruellement fait comprendre.

Je n'étais pas assez sociable pour pouvoir m'intégrer dans un endroit où les groupes d'amis s'étaient déjà formés. Les écoles des grandes villes me faisaient

peur. Je ne me sentais pas capable de parler facilement avec des gens que je ne connaissais pas.

Pourtant, le matin fatidique est arrivé. Un ciel bleu sans nuage s'étendait au-delà de la porte, tout aussi éblouissant que cruel. Les rayons du soleil étaient perçants et agressifs. Ma mère se réjouissait que mon entrée à l'école se fasse un jour aussi ensoleillé, mais un cri de détresse a semblé se coincer dans ma gorge dès que j'ai mis un pied dehors.

— Himari, pousse-toi de là !

Hanako m'a envoyée valser alors que je restais figée dans l'entrée et est partie en me laissant plantée là. Je venais de me faire doubler par ma petite sœur, si sûre d'elle alors qu'elle n'était qu'en CM1.

J'en avais ma claque. Je sentais les larmes me monter aux yeux, doucement mais sûrement. Les manches trop longues de ma chemise, ma veste et mon sac à dos trop lourds, l'odeur du matin qui m'était inconnue, tout m'irritait. J'en avais marre. Marre, marre, marre.

Rien n'allait.

J'en avais marre de tout. J'avais l'impression que rien ne marcherait pour moi ici. L'idée de tout laisser derrière moi une seconde fois en m'élançant sur la route... m'a traversé l'esprit, mais j'avais trop peur de la douleur pour en être capable.

Et puis si je mourais, ma mère ferait encore cette tête de victime, comme si elle était la seule personne

au monde à souffrir. Cette même expression qu'elle avait quand je suis revenue d'Angleterre.

Je ne voulais pas y aller. Mais je n'avais pas le choix. Même si je restais chez moi, tout ce qui m'y attendait était ma mère, avec sa foi inébranlable en ma capacité à pouvoir rejouer du piano un jour et ses attentes infernales.

C'est ainsi qu'alors que je me dirigeais vers l'école en traînant les pieds avec l'impression que mon cœur se serrait un peu plus à chaque inspiration, une scène étrange a commencé à se dérouler devant mes yeux.

— Eh toi ! C'est quoi cette mini-jupe ? Il n'y aura que les vieux pervers pour s'en réjouir, alors on tire un peu dessus, hein ? Eh ! Le nain là-bas ! Avec des sangles aussi longues, ton sac va finir par traîner par terre ! Ah ! Je t'ai vu ! Toi là, on ne regarde pas son smartphone en marchant ! On regarde devant soi, DEVANT soi !

Une voix coléreuse résonnait sous le ciel bleu. Cette voix apostrophant les élèves qui allaient à l'école appartenait à une dame d'âge moyen. Non, en fait, en y regardant bien, elle était assez âgée. Une petite vieille qui haranguait les passants, debout à côté d'une maison entourée par une haie de rhododendrons. Sa tenue extravagante... asiatique, ou ethnique peut-être, bariolée de rouge, de jaune et de violet, m'avait induite en erreur, mais elle devait avoir soixante ans, voire plus.

Ses cheveux blancs teints en violet maintenus par un bandana, elle se dressait fièrement devant ce qui devait être sa maison et, son balai dans une main, elle déversait ses commentaires désobligeants sur tout un chacun.

Je n'aimais pas les grosses voix. Elles me faisaient me recroqueviller sur moi-même, et il suffisait qu'un inconnu m'adresse la parole pour me désarçonner. Mais traverser la rue alors qu'il n'y avait pas de feux aurait été trop flagrant, et puis de toute manière elle ne se gênait pas pour crier sur ceux qui passaient sur l'autre trottoir. Aucune échappatoire en vue.

Pas le choix. Il allait falloir prendre un autre chemin à partir du lendemain. Il ne me restait plus qu'à garder la tête baissée et à prendre sur moi pour la journée. Résignée, je me suis préparée mentalement en me concentrant sur le bout de mes doigts, puis, essayant de respirer le moins fort possible et priant en mon for intérieur pour qu'elle ne me remarque pas, j'ai tenté de la dépasser. Seulement voilà.

— Eh, toi là !

— ...

— C'est à toi que je parle, la p'tite... Oui, toi, voilà ! C'était décidément le jour le plus horrible de ma vie.

— Oui ?...

En dépit de mes prières, la vieille dame m'adressait la parole.

J'aurais peut-être mieux fait de faire semblant de n'avoir rien entendu et de m'enfuir, mais j'étais

bien trop effrayée pour ça et j'ai fini par lever la tête de mauvaise grâce. De près, l'enchevêtrement des couleurs criardes de sa tenue m'apparaissait de plus en plus nettement. Le contour vert de ses yeux rehaussé de paillettes dorées et ses lèvres orange me terrifiaient. Ma grand-mère se maquillait aussi, mais avec des couleurs plus douces, certainement pas aussi flamboyantes et m'as-tu-vu.

— B... bon... bonjour.

Craignant qu'elle se fâche si je restais silencieuse, je l'ai saluée en m'inclinant légèrement.

— Oui, bonjour petite. Qu'est-ce que c'est que cette tête d'enterrement ? On dirait que tu as un nuage de pluie au-dessus de la tête.

— A... Ah bon ?

Si seulement c'était vrai. À tout prendre, autant qu'un typhon et une tornade viennent en même temps, que l'école soit obligée de fermer et que je sois emportée avec ma maison au pays d'Oz.

— Ta tête ne me dit rien, mais ton uniforme est celui du collègue juste là. Qu'est-ce qui se passe ? Tu as changé d'itinéraire pour aller à l'école ? Il t'est arrivé quelque chose ? m'a-t-elle demandé d'un air inquisiteur, comme si elle pouvait voir jusqu'au plus profond de moi.

Sa voix était agréable à l'oreille et au cœur comme le son du saxophone.

— Ah... Euh... J'ai déménagé, et puis j'étais à l'hôpital, et... c'est mon premier jour aujourd'hui.

— À l'hôpital ? T'es malade ?

— Euh, j'ai eu un accident et j'ai été blessée.

Elle a froncé les sourcils quand je lui ai montré ma main gauche encore bandée, faisant apparaître de nouvelles rides sur son front.

— T'es pas guérie ?

— Ils ont été rattachés mais... les docteurs m'ont dit qu'il valait mieux garder les bandages tant que la plaie n'est pas complètement cicatrisée.

— ...

« Rattachés ». C'était le mot que j'avais utilisé pour expliquer ma blessure, mais je voyais bien à son expression qu'elle n'était pas dupe.

Elle avait la même expression de pitié que les autres adultes quand ils apprenaient ce qui m'était arrivé. « La pauvre. » Je l'avais vue encore et encore. Et les phrases qui suivaient étaient elles aussi à peu près toutes les mêmes : « Mais au moins tu es saine et sauve, il faut en être reconnaissant. » Ou : « Ne t'inquiète pas, tant que tu ne baisses pas les bras ça finira par aller mieux. Tu pourras même rejouer au piano. » À chaque fois je pensais... *Reconnaissante envers qui ? Ça ira mieux ? Alors que les médecins ont dit que c'était impossible ?* Mais les mots que la vieille femme a eus envers moi avec un air soulagé étaient différents.

— Alors... Tu n'as plus mal, hein ?

— Ah ? Non... Des fois j'ai des douleurs à la base des doigts quand je porte des choses lourdes par exemple, mais sinon la plupart du temps ça ne me fait plus mal.

— Je vois... Tant mieux alors. Voir une petite comme toi souffrir me brise le cœur. Tant mieux, tant mieux, a-t-elle répété. Bah, alors pourquoi tu fais cette tête d'enterrement ? Tu vas pouvoir aller à l'école, non ?

— ...

— T'as pas envie d'y aller ?

— Même si j'y vais, je ne vais jamais pouvoir me faire des amis un mois après la rentrée. Et puis les écoles des grandes villes me font peur. Si ça se trouve les autres vont m'embêter...

La vieille dame a de nouveau froncé les sourcils en m'écoutant vider mon sac.

— Enfin, tu sais, Sapporo n'est pas une grande, grande ville. Remarque, c'est vrai que ce n'est pas la campagne non plus.

En tout cas, elle était plus importante qu'Obihiro ou les banlieues anglaises. Pourquoi les adultes pensent-ils que les enfants veulent aller à l'école ? Au bout d'un mois, les amitiés se sont à peu près nouées et les groupes déjà formés. Il suffirait qu'ils réfléchissent un peu pour comprendre que débouler là-dedans n'est pas simple. Est-ce qu'ils manquent tous à ce point d'imagination ?

— Je sais que je dois y aller puisque l'éducation est obligatoire, mais... j'aurais au moins voulu ne pas avoir à déménager. Dans ce cas il y aurait bien eu une ou deux personnes pour m'adresser la parole, même en arrivant avec un mois de retard.

— Je vois. Mais les gamins de l'école doivent savoir que tu ne pouvais pas venir à cause de ta blessure, non ?

— Oui... Sûrement.

— Alors tout ira bien. Les êtres humains ne peuvent pas se résoudre à embêter une personne faible et blessée. Ils veulent montrer qu'ils sont forts en se montrant généreux.

— ...

— Donc les gens qu'on embête, ce sont ceux qui font un peu pitié mais pas assez, ceux qui sont trop gentils pour faire du mal aux autres ou trop sages pour répliquer, enfin ceux qui sont un peu différents des autres.

Je ne pensais pas avoir l'air si faible, mais si elle me le disait comme ça en face, ça devait être vrai...

— Ah... bon ?

J'étais un peu... Non, en fait plutôt très vexée.

— Regarde-toi ! Bah oui, avec tes bandages qui font mal à voir et ta taille de Poucette. Qu'est-ce que les autres pourraient voir en toi sinon une pauvre petiote ? Tout le monde sera gentil avec toi, donc c'est à toi d'en profiter pour te glisser dans la brèche !